



L'emploi du temps

Laurent Cantet, France, 2001

Fiche technique

Scénario: Robin Campillo, Laurent Cantet
Photographie: Pierre Milon
Montage: Robin Campillo, Stéphanie Léger
Costumes: Anne Laval, Elisabeth Mehu
Musique: Jocelyn Pook
Production: Caroline Benjo



Distribution

Aurélien Recoing: Vincent, Karine Viard: Muriel,
Serge Livrozet: Jean-Michel, Nicolas Kalsch: Julien,
Jean-Pierre Mangeot: le père de Vincent, Monique Mangeot:
la mère de Vincent.

Dates de sortie France: 14 novembre 2001 - Format: 1,85 - Durée: 134 minutes
Budget: 2 620 000 euros - Entrées France : 226 579

Critiques et commentaires

Licencié de son job de consultant, absent de chez lui pendant la semaine, Vincent continue à faire croire à tout le monde que rien n'a changé. L'affaire Romand ? On reconnaît ses angoissants contours. Mais, pour une reconstitution détaillée, il y a le film de Nicole Garcia, L'Adversaire. La démarche de Cantet est autre, qui sature le fait divers de ses propres obsessions, de sorte que le film a peut-être moins de rapport avec l'affaire Romand qu'avec... Ressources humaines, premier opus de l'auteur.

Dans les deux cas, il s'agit de la double tyrannie du travail et des pères. Même un ado - le fils de Vincent - et une épouse peuvent tenir incidemment cette place du père, de celui qui rappelle à l'ordre. Quant aux autres, parents et proches, ils ne demandent qu'à avaler les couleuvres de Vincent, pourvu que cela conforte leurs propres valeurs. Cantet regarde ce chômeur en plein déni (Aurélien Recoing, parfait) comme un écolier en fugue, quelqu'un qui a cessé d'adhérer à sa réalité quotidienne et professionnelle, sans trouver les mots pour dire sa révolte. La violence symbolique de l'épilogue n'en est que plus terrifiante : on assiste à l'ultime étape d'un dressage.

Louis Guichard, Télérama, 2001

A travers l'histoire de Vincent qui s'invente un travail pour cacher sa situation de chômeur, L'Emploi du temps sonde l'emprise du fantasme sur le réel, et jusqu'où la routine du mensonge dédouble et dépasse, parfois, la routine quotidienne du monde du travail. Ici, avoir un travail équivaut à soutenir le regard de l'autre. Conduire, penser, dormir : l'être au monde, privé d'emploi, est réduit à la plus stricte nudité, sa conscience, et la peur d'une société qui le dévisage, le dépouille de son faire-valoir, la réussite. Dans L'Emploi du temps, la société se réduit au microcosme des amis qui n'en sont pas, des mains qui se tendent et se dérobent, d'argent prêté en chèques sans prévisions. Vincent, embryon de personnage existentialiste, doit créer son langage : sourire et réciter des leçons dignement apprises. Vivre nécessite de porter un uniforme. Kafkaïen, gogolien privé d'uniforme (métaphore de l'emploi dans Le manteau), il devient un spectre aux yeux des autres tout en s'enlisant dans sa vaine survie.

Gilles Lyon-Caen, Objectif Cinéma, 2001

L'interprétation d'Aurélien Recoing tarde à se fixer, laissant place à quelques errements ou imprécisions qu'il serait malvenu de prendre pour argent comptant. Dans ce lent début, Vincent, vacillant et indéterminé, pas encore pleinement affûté dans l'art de la dissimulation, inscrit jeu et mise en scène dans son propre flottement. L'époustouflante performance d'Aurélien Recoing s'accomplit également dans le fait d'ouvrir des failles ou de générer des manques dans sa composition et de patiemment se constituer, en acceptant d'endosser le rôle d'un "comédien de sa propre vie" (la formule est de Cantet), une vie de caméléon qu'il improvise et façonne petit à petit. Au diapason, Cantet semble naviguer à vue (sauf que pas du tout), pavant sa voie d'une forte opacité. Pour autant, il développe une impériale maîtrise dans la conduite de son récit pour que, très insidieusement, le malaise incube avec autant de prégnance qu'est annexée notre attention, jusqu'au coup de grâce de la coda qui définitivement nous assujettit. Démission des illusions, mâchoires du salariat, puits de ténèbres, Cantet, avec cette cruauté salvatrice qu'aucun cinéma militant ne parviendra jamais à déployer, nous empoigne et nous projette dans la gueule de notre servitude monnayable. Chienne de vie, mode d'emploi.

Bertrand Loutte, les Inrockuptibles, novembre 2000.

«Face à un contexte social que nous avons traité de la façon la plus directe (qu'il s'agisse des relations familiales ou de la description du monde du travail), nous avons cherché à rendre compte d'une perception subjective de la réalité, plus onirique, qui s'apparenterait à celle de Vincent. Une impression de flottement, de trou noir, qui peut renvoyer à la clandestinité, mais surtout à une distance, à une absence, qui caractérise son rapport au monde. Une des lignes de la mise en scène a été de souligner cette démarcation, cet éclatement, cette distance au monde. On peut par exemple parler de l'omniprésence des vitres qui coupent systématiquement Vincent de son environnement et font de lui un perpétuel spectateur. Il y a aussi une démarcation géographique assez marquée entre les deux espaces de Vincent. La plaine d'un côté, et de l'autre la montagne qui représente son terrain d'aventure, son refuge. Et puis enfin, il y a une délimitation temporelle précise. Le film fonctionne en effet sur une succession régulière de week-ends en famille et de semaines d'errance. Vincent travaille à ce que ses deux vies restent parallèles. Seul le refuge pourrait être un point de contact. Vincent, en invitant Muriel dans ce lieu où il s'est caché un moment au début du film, espère partager son expérience avec elle. Il cherche un petit interstice qui relierait ses deux mondes, un passage secret. Et le décor est filmé comme un lieu magique presque trop beau pour être réel. Mais là aussi, un nouvel écran vient s'interposer entre Vincent et Muriel. Un écran de brume qui, une nouvelle fois, renvoie Vincent à sa solitude et à l'idée de la perte.»

Interview de Laurent Cantet, Univers ciné, 30 novembre 2010

Filmographie sélective de Laurent Cantet (né en 1961) :

Ressources humaines, 1999 – **L'emploi du temps**, 2001 – Vers le Sud, 2005 – Entre les murs (Palme d'or festival de Cannes), 2008 – Foxfire, confessions d'un gang de filles, 2012 – Retour à Ithaque, 2014 – L'atelier, 2017

Prochaine séance: cycle "Grands espaces, grand écran" 1/3

Mercredi 3 avril, 20h

LES CHEYENNES

John Ford – USA – 1964 – 154 min